

RÉDACTEUR EN CHEF  
**JULES VALLÈS**

ABONNEMENTS  
PARIS  
Un an.....Fr. 10  
Six mois..... 5  
Trois mois..... 3

BUREAUX  
79, rue Richelieu.

DIRECTEUR  
**DANIEL LÉVY**

ABONNEMENTS  
DÉPARTEMENTS  
Un an.....Fr. 12  
Six mois..... 6  
Trois mois..... 4

# LA RUE

PARIS PITTORESQUE ET POPULAIRE

BUREAUX  
79, rue Richelieu.

LA RUE

Celle qui mène au boulevard et celle qui aboutit au faubourg : la rue que tous traversent, pour aller à l'hospice ou au bal, au bureau ou à l'atelier, à la Bourse, à la Halle, au travail, au plaisir, à la Roquette, au cimetière ! habitée par des chiffonniers et des millionnaires, bordée de monuments ou de mesures, de casernes ou de chantiers, de boutiques ou d'échoppes : pleine d'odeurs, de bruits, pavée de hasards, où tous se rencontrent ou se retrouvent : asile des vagabonds, paradis des flâneurs, chemin des régiments !

Nous avons pris son nom pour pavillon afin de bien indiquer, du coup, qui nous sommes. Nous voulons être le journal pittoresque de la vie des rues et écrire simplement, au courant du flot qui passe, les mémoires du peuple.

La rue a, comme le salon, ses excentriques et ses héros. Les excentriques de grand air sont les fourvoyés de collège, qui, au sortir de leurs classes, se sont trouvés impuissants et inhabiles à gagner leur vie ; le contre-sens de leur éducation, les hasards de l'histoire, les crimes de la fatalité les ont jetés éperdus, affamés, dans des aventures dont le récit vous fera sanglotter et rire. J'y reviens souvent, mais l'histoire y reviendra aussi ; ils représentaient toutes les hésitations, et les malheurs d'une société détraquée.

Les autres sont des célébrités de carrefour, à tête ou dos de monstres, saltimbanquiers, chanteurs, aveugles, qui amusent ou apitoient la foule, — plus heureux que les bacheliers, ceux-là, mais tristes encore !

Nous allons les tirer les uns et les autres de l'ombre, les traîner hideux ou désespérés à la face du ciel, puis nous dirons à Dieu : « Voilà ton image ! » à l'homme : « Voilà ton frère ! »

Vous le voyez, nous faisons fête à la misère : Avancez, les lamentables ! Nous écrivons l'histoire de la souffrance, mais nous écrivons aussi celle du travail. Ce que les autres font pour les oisifs célèbres, nous allons le faire pour les artisans inconnus ; rôdant, non plus dans les coulisses, les alcôves, mais dans le chantier ou la fabrique, devant la casse ou l'établi, nous raconterons les petits mystères des métiers, quels sont ceux qui les honorent, typographes ou ébénistes, peintres ou bâtisseurs, scieurs de long, entrepreneurs de bâtisses...

Toute cette vie de lutte sourde, de travail obscur, de misère bizarre, sera décrite dans ses détails précis, sous ses aspects curieux, gracieux, terribles, avec des couleurs chaudes et vives. Nous voulons que vous ayez les yeux et le cœur saisis.

Mais comme nous nous appelons la Rue, et non pas le Faubourg, ni la Cour des Miracles, nous ne vous enchaînerons point à ces tristesses : nous voulons peindre de la rue les comédies joyeuses aussi bien que les drames tristes, les coins heureux comme les coins sombres, et nous irons, les soirs d'été, du côté des insouciantes et des heureux. Nous regarderons, aux vitres de Samper, le diamant flamber dans l'écrin, et à la vitrine de Cadart et Lapiet, Diaz luire comme un rayon de soleil. La

dentelle après la guenille ; plus d'odeurs de boue, des parfums d'iris ; après avoir épongé la sueur et le sang au flanc des travailleurs ou des blessés, il nous arrivera d'essuyer, avec la barbe de notre plume, le carmin sur les lèvres des filles.

Nous n'oublierons rien et nous appelons à nous tout le monde. Nous comptons sur tous et sur toutes. Hommes de salon et gens de peu, flâneurs de Paris, exilés de province, femmes rêveuses, marchands robustes, légitimistes, philippistes, impérialistes, républicains, vous saurez écrire pour nous ! Nous vous demandons simplement que vous nous contiez ce que vous avez vu et senti, ici ou là, sous cet arbre ou ce drapeau. Il suffit que l'émotion ait gravé un paysage dans vos yeux, un souvenir dans votre cœur : paysage des rues ou des bois, avec des odeurs d'égoût ou d'étable ; souvenir de collège ou de caserne, du boulevard ou de la banlieue ; impressions d'amour ou de bureau, de misère ou de joie ! et vous ferez rêver, sourire et pleurer les autres, en redisant ce qui vous fit pleurer, rêver et sourire. Toutes ces vibrations d'âmes donneront la note vraie, ironique et attendrie du temps.

Nous aimons la vie, et nous la rechercherons et la mettrons partout.

Ces monuments acroupis au bord des quais ou sur les places, qui ne disent rien, nous les ferons parler, nous essayerons aussi de leur donner une âme. Nous suivrons, à l'hôpital, le chirurgien jusqu'au lit du malade, la sœur jusqu'à la chapelle, l'interne jusqu'à l'amphithéâtre. Dans les prisons, nous demanderons au gardien des confidences, aux condamnés des révélations ; nous calquerons des faces de voleurs ou de criminels. Si nous allons aux Invalides, nous grisoiterons dans un coin le petit tambour au shako crâne, nous snoulerons un nez gelé, et nous paierons ce qu'il lui plaira à la Tête-de-Bois — tâchant toujours d'être guidé dans le voyage par l'actualité, joyeuse ou triste. Si la Rue eût existé, elle eût raconté la Roquette, le jour où l'on guillotina Lemaire, et pleuré la grande allée du Luxembourg, dans la semaine où on le décapita.

C'est donc Paris, Paris misérable et glorieux, Paris dans sa grandeur et son horreur, que la Rue va mouler, mouler vivant mordant dans la peau, le plâtre, dans la pierre, la chair.

Le provincial ou l'étranger pourra rôder avec nous à travers la ville, sûr d'avance d'avoir sa curiosité satisfaite et son émotion avivée. Nous lui apprendrons ce Paris, sa vie, ses mœurs, à coups d'anecdotes et de sensations. Il l'emportera tout frissonnant dans sa valise, quand il partira, et chaque semaine ensuite, s'il le veut, il recevra au fond de sa province, ou au-delà des mers, des nouvelles de ce grand corps fébrile.

Car nous compterons aussi les pulsations de son pouls et les battements de son cœur. Nous voulons peindre tout entière, en époque, la plus étrange peut-être de l'histoire, et nous devons faire entendre, aussi bien que la plainte des pauvres ou le chant du travail, le cri de nos passions.

Nous aurons donc, avec l'exactitude du Guide, l'à-propos et le hardi du pamphlet. Nous sonnerons l'attaque et donnerons l'assaut contre tous les forteresses, instituts, académies, du haut desquelles on fusille quiconque veut avoir l'esprit libre ; Gavroche battra la charge sur le Pont-des-Arts, Giboyer chouera aux portes de la

Sorbonne son gant crevé, et nous raccolerons des poêles à frêre pour aller donner charivari à M. Auber, sous les fenêtres du Conservatoire.

Nous crierons « Silence aux ganaches, » et peut-être bien « A bas les morts ! » Nous attaquerons toutes les aristocraties, même celles de la vieillesse et du génie, et nous peindrons tels qu'ils sont les grands comme les petits, les respectés comme les misérables.

JULES VALLÉS.

## PRIMES DE LA RUE

*Toute personne qui s'abonnera à la Rue recevra gratuitement à son choix, l'une des primes suivantes :*

*Pour un abonnement d'un an, le journal La Rue, pendant toute la durée de cet abonnement, ou deux volumes à 3 fr. de la collection Faure, tels que le Prêtre marié, La Vieille Maîtresse, L'Ensevelé, de Barbey d'Aurevilly, les Mystères de Londres, de Paul Féval, les Réfractaires et la Rue de Jules Vallés, les Ornières de la vie, un Assassin, de Jules Claretie, le Fumier d'Ennui, d'Alfred Delvau, la Cure du docteur Poutalais, de Robert Holt, Avant de souffler sa bougie, de Léo Lespès, et nombre d'ouvrages de MM. Adrien, Paul et Henry de Kock, de Lescur, Dusolier, Héol, etc., etc.*

*Pour les recevoir, il suffira d'ajouter quarante centimes — prix de la poste, par volume.*

*Pour un abonnement de six mois, le journal La Rue pendant six mois ou UN desdits volumes à 3 francs.*

*Enfin, pour un abonnement de trois mois, le journal La Rue pendant trois mois.*

*Nos abonnés pourront donc ainsi ajouter à leur bibliothèque des livres qui, à des titres différents, ont attiré l'attention, ou vu du même coup défiler bras dessus dessous le Paris caricatural et fantaisiste de La Rue et le Paris pittoresque et populaire de La Rue.*

*Adressez le montant en mandat ou timbres poste à M. Daniel Lévy, directeur, 79, rue de Richelieu, Paris.*

## A TRAVERS LES GALERIES DE L'EXPOSITION

1

### A VOL D'OISEAU.

Le Champ-de-Mars en est plein.

Où manœuvraient les hommes automates et les chevaux en chair et en os, manœuvrent les automates de l'homme et les chevaux de fer et d'acier. Où les soldats paraissent, en grande tenue, les habits brossés, les buffleteries froitées, les armes fourbues, jouant la comédie de la guerre, paraissent les machines, peintes ou polies, propres, luisantes, jouant la comédie de la paix et du travail. Où l'ancienne féodalité guerrière tenait ses assises, la bourgeoisie, féodalité nouvelle, tient les siennes.

On fait toujours l'exercice, on passe toujours une revue — mais d'un autre genre. C'est toujours le fer maître et l'homme esclave.

Voyons la merveille.

Un immense hangar en fer, construit sur un pilon pourrait croire être celui de Mazas et destiné à une prison cellulaire :

rien n'y manque ; au milieu est une sorte de petite chapelle entourée d'un promenoir.

Des jardinetts biseornus, prenant des airs de labyrinthes, des maisons en paille, des rochers en plâtre, des mosquées en zinc, des palais de carton gaufré, châteaux de cartes, joujoux de Nuremberg, sont semés pêle-mêle dans ce qu'on appelle ou ne sait pourquoi le parc, un parc qui a tout à fait l'aspect d'un dépôt de cabanes de surveillants de travaux publics et de baraques de pavements.

Sur le tout flottent à profusion des bannières, des drapeaux, des oriflammes — une quantité de calicot suffisante pour faire des chemises à plus de vingt familles.

Depuis ce palais construit en l'honneur du travail, comme une *tribune antérieure*, juste en face d'une caserne et à l'une des extrémités les plus inhospitalières de Paris, jusqu'aux produits qui le remplissent, rien n'est à sa place. Les classes y sont un modèle de déclassement ; c'est un cahos qui prétend être de l'ordre ; c'est un entassement qui n'a ni l'attrait de l'imprévu, ni l'avantage de la régularité. On trouve des canons parmi les vêtements, des papiers peints de luxe au milieu des métaux ouvrés, des modèles, en carton repoussé, d'hieroglyphes d'Égypte dans un temple mexicain, que sais-je encore ? de cela ici, de ceci là, de tout partout. C'est à ne pas s'y reconnaître.

Quoiqu'il y ait des tableaux, des statues, des livres, des appareils scientifiques, on peut dire que rien n'y a été donné à l'agrément, à l'étude, à l'instruction, à la pensée ; tout au commerce !

Organiser, classer et distribuer cette Exposition était, certes, chose difficile ; j'avouerai même que la Commission s'en est tirée aussi bien qu'il était possible, qu'elle a fait pour le mieux, et je ne chicane personne ; mais il est fatal que de grandes entreprises de ce genre soient ce qu'est celle-ci. Comme exhibition des produits de l'industrie humaine et du génie moderne, les vitrines de la rue sont cent fois plus intéressantes que celles du Palais du Champ-de-Mars. Il en sera, du reste, toujours ainsi.

Ces expositions-là ne sont pas celles qu'on peut rêver ; une sorte de concile industriel et cosmopolite, un vaste concours utile et sincère, un large musée où l'homme peut contempler et suivre dans ses transformations les œuvres de l'homme.

La réalisation d'un pareil rêve, d'une pareille idée, ne serait pas assez solennellement ennuyeuse. Il faut quelque chose qui soit à la fois plus illusoire et plus positif, plus bouffi et plus mesquin, qui se rapproche davantage d'une affaire et satisfasse mieux la gloriole, qui permette de faire des opérations et de faire des phrases. On n'a qu'un bazar babélique, une usine monstre, une sorte de vaste office de publicité et de réclame, une immense quatrième page de grand journal, où les échantillons remplacent les clichés, sur la longueur du Champ-de-Mars.

Là-dedans s'étalent des prodiges inutiles, des spécimens mensongers, une splendeur d'occasion, une richesse factice, un luxe de bourgeois cossus ou de financiers parvenus, de quoi faire détester la civilisation, regretter le vandalisme et aspirer à la sauvagerie. A part les machines qui forment une galerie très curieuse, et quelques autres rares et menus articles essentiellement modernes : le reste, meubles, poteries, bronzes, orfèvrerie, tapisserie, ferrures, faïences, émaux, coffrets, étoffes, châles, peinture, sculpture, n'est qu'imitation, imitation de Persan, de l'Indien, du Chinois, de l'Égyptien, du Byzantin, de l'Étrusque, du Grec, de la Renaissance, du Gothique, du Louis XIV, du Louis XV, du Louis XVI ; tout au plus arrive-t-on à bien imiter. Après deux mille ans de travaux, de découvertes, d'études, d'efforts, de sacrifices, d'inventions, de discussions, de transformations et de révolutions, ce qu'on a trouvé de plus original, de plus utile, et le plus moderne, de plus neuf, c'est d'imiter.

Des générations innombrables se sont succédé, courageuses à l'ouvrage, vaillantes à la peine ; la science a eu des martyrs, la pensée des martyrs, l'art des martyrs, le travail des martyrs, l'histoire n'a été qu'un long et sanglant martyrologe ; des millions d'hommes se sont consumés dans le travail et la misère ; des inventeurs ont sacrifié leur fortune, leur repos, leur existence entière, et sont allés mourir à l'hôpital parmi les poitrinaires ou

les fous; des multitudes, confiantes dans l'avenir, ont accepté volontairement la souffrance, la pauvreté, l'ennui, les labeurs rudes ou abrutissants pour la gloire et le bonheur futurs de leur patrie, pour préparer l'éclosion d'un art nouveau, l'établissement d'une industrie nouvelle; on s'est résolu à vivre tranquille, enivré, dans son coin, dans son trou, étouffé dans l'atelier, caché dans sa boutique, dans l'ordre, la platitude et la monotonie; on a enlevé à la vie l'imprévu et l'aventure, les voluptés du danger et de l'irrégularité, les satisfactions de l'audace et de l'énergie; des déclamateurs ampoulés ont pu s'écrier avec emphase que le monde marchait; on a des académies, des musées, des bibliothèques, des écoles, des bacheleries, des conservatoires et des conservateurs, des concours, des prix, des médailles et des mentions, des manufactures, des fabriques et des usines; toute une civilisation policée, unifiée, nivelée, ficelée, râfissée, solennelle, officielle, pompeuse et mesquine, corrompue et bégueule, ennuyeuse au possible, triste à l'excès, fort gênante et qui coûte cher. Tout cela pour arriver à contrefaire, tant bien que mal, ce qu'ont fait des barbares en d'autres temps, ce qu'ils font en d'autres pays; pour en arriver à faire des meubles presque aussi bien que les menuisiers du seizième siècle, des étoffés et des tapis presque aussi bien que les artisans des vieilles Flandres, des faïences presque aussi bien que les potiers de la Renaissance, et le reste à l'avenant.

Mais alors en quoi et sur quoi ce monde a-t-il marché? Quels progrès a-t-il faits? A quoi lui a servi sa civilisation? Est-ce que tout cela ne serait, par hasard, qu'une immense mystification?

En tout cas, la mystification a réussi. On voit des gens, charmés et fiers, s'extasier et se confondre en admiration devant cet entassement de copies, dont le plus grand nombre ne répond ni à nos besoins ni à nos mœurs et ne satisfait rien que notre vanité pédantesque et bourgeoise.

La science seule, la science unie au travail, atteste encore la puissance sociale, la vitalité moderne et défie le scepticisme et l'ironie.

Elle a créé les machines, ces monstres dociles; elle a fait de la force qui peut écraser l'homme l'ouvrière qui peut le servir.

Quand on entre dans la galerie des machines, le regard est surpris, étonné, dérouter, fasciné, presque effaré. Des colosses étranges, énormes, faits de fer, de cuivre; se meuvent, agitent avec une régularité automatique et vertigineuse leurs bras, leurs dents, des pointes, des cylindres, des bobines, des milliers de fils, des masses de métal, glissent, montent, poussent, tirent sans relâche, sans repos ni ralentissement. Les arbres de couche, les bandes de cuir, les roues de transmission, les engrenages, tournent avec une effroyable vélocité; c'est un immense tourbillon de fer et d'acier, d'éclaircissements froids, durs et métalliques. Ces instruments monstrueux, qui représentent toutes les formes de l'activité humaine et en accomplissent toutes les fonctions, emplissent la galerie d'un bruit confus, prolongé, égal, semblable à celui de la haute mer, qui bat les falaises dans les jours d'orage, et dans lequel la rumeur de la foule se perd comme le murmure du vent dans le grondement d'une bataille. C'est un gigantesque bourdonnement d'abeilles sur un torrent. Le souffle de ces monstres, les vibrations métalliques des tiges et des arbres, les trilles des lanternes, la cadence des pistons qui s'élèvent, s'abaissent, pour s'élever et s'abaïsser encore, sans cesse, toujours; toutes ces voix, sourdes ou aiguës, puissantes, profondes, qui grincent ou gémissent sur un rythme monotone, accompagnées, comme par une basse continue, des ronflements des lourds volants, qui tournent en refoulant l'air et au-dessus desquels grondent les notes graves, sonores et unilatérales de l'orgue, font une grandiose et prodigieuse symphonie qui chante l'hymne de la force et du travail.

Mais si, par un effort d'imagination, on se transporte en esprit ou par le cœur dans l'usine ou la fabrique, dans ces salles pleines d'une buée lourde, d'odeurs malsaines, aux parois humides

ou gras, d'un jaune douteux ou d'un gris sale et où des créatures vivantes, hommes déformés par le travail, femmes vieilles et fanées, enfants rachitiques, sont attachées à la machine, dont elles sont les esclaves et comme les rouages, suivant de l'œil, de la main, du pied, constamment, sans cesse, sans repos, dix heures par jour, son mouvement aveugle, régulier, rapide, inexorable, alors plus de fête, plus de joie, plus d'hymne! Là le même bruit sourd ou grinçant, toujours monotone, qu'on a entendu hier, qu'on entendra demain, du matin au soir, pendant la vie entière, qui étouffe la voix, étourdit la pensée, anéantit l'être, devient triste, douloureux, abrutissant et désolé. La voix de la machine qui gronde: « Travaille! travaille! toujours! toujours! » semble psalmodier la plainte continue de la misère, le sanglot incessant de la souffrance, l'éternel désespoir et l'éternelle peine des damnés.

Ce spectacle imposant, écrasant, presque terrible, qui révèle d'une façon si haute la puissance du génie humain, la grandeur de la réalité; cette symphonie énorme, étrange, qui raconte tant d'efforts, de peines, de misères, veillé qui est autrement émouvant que toutes les complaintes pleurardes, plaintives, érotiques, inintelligibles des faiseurs de théories ou d'opéras.

Cela contient un art puissant, moderne, humain, réel, qui n'a plus besoin de mendier ses inspirations à l'antiquité ou à l'Orient, qui n'a plus rien à faire avec le Paradis ni l'Olympe, qui n'a plus à nous parler des morts, mais des vivants, des choses d'aujourd'hui, mais des douleurs d'aujourd'hui.

P. ERRE DENIS

## L'IMPASSE MALASSIS

### A LA RECHERCHE D'UN AVEUGLE

Les cochers, les vieux sergents de ville ne la connaissent pas...

C'est un côté perdu, pittoresque, caché, de la grande ville; il faut, pour y arriver, traverser des boulevards intérieurs et extérieurs, des places, des squares, des voies ferrées, raser les fortifications, prendre des chemins de traverse, s'égarer dans des terrains vagues et en friche; mais, quand on y est, quelle vue! quel paysage! quel monde, quels détails! quelle spécialité de misère!

Sédnit par le frais soleil réjouissant de mai, je prends ma canne blanche de houx, et à l'heure où la vieille marchande de mouton pour les petits oiseaux, longe, matinale, les trottoirs, en chantant sa chanson sur un rythme glapissant, je pars, me dirigeant vers les hauteurs de Montmartre, à la découverte de mon aveugle et de mon impasse.

Je savais vaguement sa position sur la carte, mais c'était tout.

Au haut de la chaussée Clignancourt, on prend la rue Raméy. Cette voie nouvelle vous conduit sur une place spacieuse, isolée, une grande place de village flanquée d'une église récemment construite, l'église de l'Immaculée Conception: le dernier des dogmes...

De cette plate-forme, la vue s'étend sur les dernières du temple, au loin, vers la plaine immense de Saint-Denis, dont les détails sont encore noyés dans les vapeurs brumeuses et gris-bleuâtre du second matin.

A droite de l'église, une autre rue nouvelle: c'est la rue des Parties-Blanches. Ce n'est plus le faubourg, c'est plus que la banlieue, c'est presque la petite ville, le hamon...

Le roulement d'un fiacre fait, à l'instant, poser tous les nez aux fenêtres: presque pas de boutiques, quelques marchands de vin, des bouchons aux enseignes grivoises et archaïques, des bâtisses

à demi commencées, suspendues, des trottoirs tracés, de repoussantes et sordides mœurs aux odeurs fétides, des chalets borgnes couleur vieux meubles, jadis isolés dans les champs et les jardins potagers, aujourd'hui broyés par des logis modernes qui les enserrment de tous côtés... des loques déchiquetées étendues sur des moellons, sur les ficelles des mansardes.

Beaucoup de brocanteurs, de dépôts de ferrailles, d'ustensiles délabrés, de choses sans nom, ne finissant jamais, jamais, de se vendre et de s'acheter, malgré la lèpre du temps et de la misère qui les lime et les rongé.

Des impasses nombreuses, aux noms baroques, Biloq par exemple, s'allongent dans cette rue à droite, à gauche, perpendiculairement, obliquement. Ça et là, bourrées de leurs ordures, encore humides de la fraîcheur de la nuit et des immondices du ruisseau, les hottes sèchent contre une encoignure au soleil éclatant qui dore et fait briller la boue, tandis que leurs maîtres mâles ou femelles dégusent un canon pour chasser le ver...

Le chemin de fer coupe la rue des Portes-Blanches. Franchi le passage à niveau, elle devient la rue du Poteau... Même physionomie encore plus caractéristique, plus isolée, calme de plus en plus marqué et profond, mœurs lézardées, petits garnis à la nuit, asiles de sauvetage ou de Saltabadie, terrains à vendre, chaussée rétrécie, débits de liqueurs pressés les uns contre les autres, quelques graineteries et fruiteries dans des chartreuses en torchis recouvert de plâtre.... Paris se perd, Paris s'éparpille....

Nous voici aux antipodes des hôtels de la rue Royale.

Les fortifications apparaissent désertes et verdoyantes. leurs gazons sont magnifiques et drus. Le long du boulevard Ney, en guise de trottoirs, s'étalent des plates-bandes, portant des blés assez vigoureux.

Il faut marcher de nouveau, remonter, et tout à coup, cent mètres environ après le dernier cabaret, un chemin de traverse, un vrai fémier du Cantal, défoncé, malaisé, ridé par des crevasses profondes et des ornières où disparaîtraient des enfants de quatre ans, se présente, aboutissant à un vaste terrain vague, pelé, à l'herbe rare et maigre, où *farnientent*, appuyés contre des murs de clôture couronnés de tessons de verre à bouteille, des pasteurs de chevaux couronnés, de rosses étiquées, de cavales efflanquées, pousives, destinées aux sangsues et à Montfaucon. Prés arides ! Pauvres bêtes, elles y paissent leurs herbes fraîches dernières, et elles hument leurs dernières brises de printemps...

Des charettes démolées, enfoncées jusqu'au moyeu, des cochons impossibles à classer, ni noirs, ni rouges, ni chocolats, jadis verts ou jaune d'or de chrôme, en leurs beaux-jours, moitié diligence, moitié voiture de lanternes magiques, véhicules de saltimbanques ou de ménagerie à la réforme, sont là aussi, remisés en plein vent, achevant de craquer, de se rider, de se rouiller, de se pourrir, de se sécher, de se brûler à la froidure, au chaud, à la gelée, aux orages, aux brouillards !

Enfin ! tout au fond de ce terrain solitaire, vers la gauche, parallèlement au tracé du boulevard du Bravo des Braves, une dizaine de maisons, alignées comme des capucins gris, sans voisines, ni devant, ni derrière, plantées là on ne sait pourquoi, entièrement écartées, isolées, les regards fixés vers les Buttes, attirent alors l'attention : un poteau de sapin vermoalu, surmonté d'un écriteau bleu et blanc, comme ceux de la rue Lafayette, s'élève à l'angle de la première construction ; on y lit : *Impasse Malassis*.

Cette rangée de maisons est construite presque sur le même modèle et sur un plan uniforme. Parbleu ! plus d'un de nous s'en contenterait.

Elles forment toutes comme un petit pavillon, à un seul étage ; trois croisées, celle du milieu avec balcon, deux ouvertures mansardées seulement ; le faite se termine en forme de kiosque fermé... Ce n'est pas trop laid.

C'est ici le pays des infirmes oisifs, des mendiants à leur aise, des porte-becace qui vivent bien, des estropiés de leur état ;

gens qui ne travaillent qu'à leur caprice et seulement le dimanche et les jours de fêtes, des aveugles par accident qui ont des protections, leur poste spécial dans les parvis des églises, dormant la grasse matinée, se levant à 11 heures. — Leurs femmes font un petit commerce ; leurs enfants, bien casés dans des hospices et des refuges, ne les inquiètent pas plus que leur misère et leurs infirmités.

Il y a là des types béats, obèses, aux chairs surchargées de graisse molle qui rend les joues ballonnées et flasques, allonge les visages en bourses, en galbe de chanoine, et donne aux lèvres lippues, pansues, gourmandes, cette lourdeur vermillon pâle, ce tremblement compliqué en parlant, qui indique une grosse faim, un appétit féroce, toujours certain d'être assouvi, à son heure ; malgré les hardes rapiécées, il a tout de même en bon velours bleu à côtes, et en bon drap burel !...

Quelques vieilles femmes gardent le logis ; peu d'enfants, quelques vieillards roupillent au soleil — un silence de cimetière ; c'est le seul endroit de Paris, je gage, où l'on peut entendre bruire la brise se jouant sur les glacis des fortifications, à travers la folle-avoine qu'elle incline, tord, et recourbe par bouffées capricieuses.

Dans ces parages demeure mon aveugle, aveugle depuis vingt ans, et qui se souvient à peine des couleurs..., qui ne voit pas noir, mais toujours rouge !... rouge... Il est gai, rabelaisien, son teint est vermeil, mais il ne veut pas que son histoire coure les gazettes ; il a peur de perdre sa place, son bénéfice, ses rentes à l'église... il affecte de croire que ses filles sont idiotes, car sans cela le couvent les lui rendrait peut-être...

— J'ai épousé ma femme les yeux fermés, me dit-il... et je ne m'en trouve pas trop mal.

Ses meubles sont noirs de vieillesse..., sinistres comme des bières demi-pourries, percées à jour par les termites, mais les draps du lit sont assez propres et même fins, et sa couverture en poil de chèvre gris de fer est presque neuve.

Bons souliers à gros clous, longs bas bleus tricotés, vareuse noire, casquette à large visière, sont proprement étalés et avec ordre sur un faux Voltaire 1830, ex-grenat, mais non beaux...

C'est demain, jour de travail, l'Ascension ; il se repose en conséquence ; il y aura tant de besogne à Saint-Roch, la porte à droite !.....

On l'appelle M. Victor M... gros comme le bras ; c'est un prébendier de la misère....

Il a rimé des vers sur ses infortunes au bas des deux tableaux qui représentent son accident par la poudre ; invalide du travail ; c'est au service du gouvernement qu'il est devenu infirme....

Il ne veut pas dévoiler ses malheurs ; il fuit la réclame ; étrange coïncidence, lui et Lamartine défendent leur coffre ; c'est un disciple du chantre d'Elvire !

Un jour il me dira la légende de son chien.... Etre aveugle et être si gai, si paisible, si tranquille : quel abîme que l'humanité !.....

L'obole donnée—je sors, j'ai besoin du grand air....

Je regarde autour de moi ; vers Paris : Montmartre et ses accidents de terrain, et ses moulins, et ses collines, et son admirable panorama entrecoupé de lignes sombres de verdure touffue et élancée ; — vers la plaine : la Seine avec ses méandres qui miroitent le long des peupliers, et les villages voisins d'un blanc cru, disséminés à l'aventure et de tous côtés, la flèche de Saint-Denis grise, droite dans le lointain....

Au milieu des hautes herbes encore non fauchées, aux angles les plus reculés des fortifications, des hommes, des rôdeurs de nuit, sans doute, des noctambules harassés de fatigue et saouls d'alcool, des chiffonniers, dorment, à plat ventre et comme des fauves repus ou forcés, insouciant du soleil déjà ardent, des insectes importuns, des passants et du monde !.....

ALBERT BRUN.



aveugle du 7 boulevard  
s'il vous plaît au jeune chef  
mineur père de famille qui  
a perdu la vue par une  
explosion de 10 livres de  
poudre qui l'a fait sauter  
à plus de 20 pieds de  
hauteur dans les fortifications  
de Paris à l'âge de 10 ans!

Paul Courbe

L'AVEUGLE DE SAINT-ROCH (porte de droite).

*Chaque rédacteur de la Rue est libre, mais il est également seul responsable de ce qu'il a signé.*

*Aussi l'article qui suit, et celui sur l'Exposition qui précède, n'engagent-ils que leurs auteurs.*  
(Note de la Rédaction.)

## LES FRANCS-TIREURS

Depuis qu'elle est France, la Lorraine a toujours eu une cartouche à brûler au service de sa mère d'adoption. En 1793, lorsque le corps d'armée de Brunswick tenta une pointe en Champagne à travers les Trois-Évêchés, — Metz, Toul et Verdun, — on vit les braconniers de l'Argonne tirer de derrière la *mé* — huiche au pain — où l'avait tenu si longtemps caché la peur des gens du roi et des gardes seigneuriaux — leur vieux fusil à pierre au long canon rouillé....

Puis ils s'en furent à l'atât des Prussiens....

Qu'un escadron des hussards de la mort tourbillonnât autour d'une ferme, d'un hameau, d'un village à portée de la forêt, celle-ci s'allumait et pétillait tout à coup....

Les balles jaillissaient des taillis dont la profondeur sombre se rayait çà et là d'éclairs sinistres et vengeurs....

Un des soldats de proie tombait, — deux, trois, quatre, — dix souvent, quelquefois trente !

Les autres — éperdus — donnaient de l'éperon et s'envolaient en poussant des clameurs aiguës ainsi qu'une nichée de vautours !

Ces choses se passaient sans tambour ni trompette, — sans cors de chasse et sans clairons.

### II

Après les hussards noirs vinrent les *kaiserliks* blancs. Ce fut pendant l'hiver de 1814. Il en neigea de ces Autrichiens, de ces Saxons, de ces Wurtembergeois avec une violence telle, qu'en moins de la première semaine de janvier tout le pays en fut couvert, comme d'une nappe éclatante, depuis Thionville jusqu'à Belfort. Ils s'infiltraient *les alliés* et portaient des lauriers à leur shako en signe de joie et de victoire. Les cloches, dès qu'elles les aperçurent, se mirent à sonner le tocsin toutes seules. Alors, tandis que Blücher et Schwartzenberg, pleins du souvenir de Charles-Quint, n'osaient s'aventurer sous le canon de Metz et demandaient — à une distance respectueuse — au commandant de cette place la permission de visiter la ville pour quelques-uns de leurs officiers, permission qui leur fut accordée, à condition que ces officiers feroient cette visite *sans épée* ; tandis que Phalsbourg — bloqué — jouait des dents et de la griffe avec le désespoir d'un chat qui ne veut pas se laisser noyer ; tandis qu'enfin, dans la montagne, les grands sapins et les rocs centenaires, déracinés par des Titans invisibles, s'éroulaient avec fracas sur les bataillons étrangers, dans la plaine les paysans organisaient la résistance à leur façon....

Il y en avait qui travaillaient isolément....

Malheur au cosaque pillard qui s'écartait du grand chemin où chevauchaient ses camarades, pour aller fourrager dans quelque métrairie isolée des œufs, du *schnaps*, un jambon ! Malheur au hulân paresseux qui, endormi sur sa monture, s'attardait à cent pas derrière le régiment ! Malheur à quiconque s'arrêtait sur la route ou se dérangeait de la colonne ! Au fantassin fatigué comme au général curieux ! Un peu de fumée au-dessus d'une haie, d'un fossé, d'un buisson, un peu de flamme, un peu de bruit, et c'était tout. Le soir, un homme manquait à l'appel !....

Les femmes et les enfants s'en mêlaient. A Velottes, dans le canton de Mirécourt, la meunière fait ripaille avec une douzaine

de chasseurs tyroliens, les saoté de vin et de caresses, les enferme dans son moulin et y met le feu ! A Porcieux, près de Charmes, une veuve qui a perdu ses trois fils à Leipsick, réclame trois Saxons à loger, et, lorsqu'ils sont endormis, leur coule du plomb fondu dans l'oreille ! A Épinal, un major des cuirassiers bavarois, poursuivi par des gamins moins hauts que la moitié de son sabre, se sauve dans les latrines de la maison d'Aston et y est lardé de coups de baïonnette ! Le musée anatomique de Nancy s'est enrichi de son squelette.

D'autres opéraient par bandes nombreuses sur les frontières de la province, du côté de la Franche-Comté et du côté de l'Alsace. C'est ce qu'on appela les *Corps-Français*. Ceux-ci obéissaient au commandant Brice. J'ignore ce qu'il peut y avoir de vrai dans la légende que j'ai si souvent entendu raconter par mon grand-père, — qui avait été des *Corps-Français*, — du projet formé par les paysans d'enlever les empereurs François et Alexandre à leur passage dans les *fonds de Toul*. Ce projet fut éventé, dit-on, par des limiers royalistes, et les souverains étrangers ne traversèrent le *Mobilisim* qu'escortés par trente mille hommes de leur garde et par une redoutable artillerie. Toujours est-il que le comte de Wrède, général en chef des troupes alliées en Lorraine, réunit un conseil de guerre et fit juger le commandant Brice, lequel fut condamné à mort *par contumace* et exécuté *en effigie*. Le brave officier ne s'en porta pas plus mal pendant les trente-cinq ans qui lui restaient à vivre.

Il mourut à Nancy en 1838. J'ai vu derrière son cercueil quelques-uns de ses anciens compagnons. C'étaient de grands vieillards osseux et poilus, d'apparence débonnaire, l'œil calme, la joue tannée par le double hâle de la bise et du soleil, avec le sarreau bleu et le bonnet de coton pacifique. Je vous demande un peu s'ils ressemblaient le moins du monde à ces carabiniers, galants et bien nourris, dont le plumet a éborgné Paris-badaud cette semaine.

### III

Voici tantôt une demi-douzaine d'années, un bon soldat qui avait fait sans barguigner son devoir dans la bataille, fut nommé à Épinal *percepteur des contributions*. La guerre lui avait pris un membre ; l'État lui rendait une position ; partant, quittes.

Loin de moi la pensée d'humilier une ville à laquelle je dois une chose que je ne saurais lui rendre ; mais si j'avance qu'en fait de bruit, de mouvement et de gaieté, l'antique cité *des Ep'n's* — *Sp'n's*, *Epinal*, *Epinal* — offre d'écrasantes analogies avec l'Odéon parisien les soirs où Racine sévit, que celui-là de mes compatriotes, qui n'a jamais promené son ennui dans l'*Allée des Soupirs* ne jette la première pierre ! Un proverbe du cru dit d'ailleurs : *Sans le gardien et le xx peu Nancy, que servait-ce de la Lorraine ?* D'Épinal, il n'en est pas question — et pour cause.

Donc, notre militaire, devenu fonctionnaire public, avait, pour tirer sur le spleen, installé une cible au fond de son jardin....

A parler franc, casser la tête à des poupées et faire mouche — à un certain nombre de mètres — sur une plaque de tôle invulnérable et inconsciente, cela vaut encore mieux que de découvrir le pot de son voisin et de plonger dedans une fourchette indisciplinée....

La jeunesse, en province, est affamée de nouveautés et de passe-temps. On accourut au jardin du percepteur ; là poudre parla, les choppes babillèrent, des vins de Thiaucourt et de Pagny furent élogés. Quand on fut cent, on eut un uniforme ; quand on fut cinq cents, on eut une *Schützenhaus*, des statuts, un drapeau, une faulx ; quand on fut mille, on voulut avoir un auguste parrainage — et on l'eut.

L'uniforme, vous l'avez vu : il est du dernier pittoresque et d'un opéra achevé. Le feutre en pain de sucre surtout et la plume de faisau évoquent l'ombre altière, amoureuse, carnavalesque et poétique de Jean Shogard, de Karl Moor, de Robin Hood et de Fra-Diavolo. Quoi ! Jean Shogard, cet huissier ! Karl Moor, ce pharmacien ! Robin Hood, ce limonadier ! Fra-Diavolo, ce lampiste ! En vérité, Parisien, je te le dis : de toi et de cet hôte bizarre, le plus bandit des deux n'est pas celui que tu penses. Quand à

la blouse de toile grise et à la guêtre de toile piqué blanc, m'est avis que, pour battre l'estrade, ce doit être une carapace aussi légère que l'habit de Cadet-Roussel. Je n'en voudrais pour preuves que les pauvres garçons qui, vendredi matin, en émergeant du chemin de fer, grelottaient, à donner des engelures, sous les fêches aiguës que l'hiver, en fuyant, nous décochait à la Parthe.

À Épinal, leur *Schützenhaus*, au milieu de la prairie, a l'air d'une virgule de craie sur un tapis de billard. Tout autour, la Moselle chante et danse sur les vagues. Au fond, le Cours étend le rideau vert de ses tilleuls plantés, l'année où Ravailac poignarda Henri IV, et, en face, les sapins du Château montent à l'escalade du ciel...

Un joli joujou féodal, cette maison de tir, avec ses créneaux anodins, ses poivrières de carton-pâte, ses barbacânes en riacourci et ses machicolis inoffensifs ! Un ancien gendarme — retiré des *grinches* et des *escornes* — et sa portée habitent ce *bürg* de poche. Le homme chargé les armes et les passe aux tireurs ; la femme marque les coups, pelotonnée dans un trou auprès des cibles ; les enfants gazouillent dans la fumée et jouent aux billes avec des balles.

À Paris où l'hospitalité elle-même porte l'estampille militaire, on a logé nos *riflemen* dans la caserne-okel de l'avenue Rapp.

C'est de là qu'ils se sont éparpillés dans la rue, panache au vent, cigare aux dents ; le sabre battant le mollet, les mains tiffant dans la poche, la bourse campagnarde ou le porte-monnaie citadin, tranquilles, insoucieux, flâneurs en apparence, comme il convient à des provinciaux qui ne veulent pas paraître *épatés*, mais couvrant, en réalité, du simili-marbre de cette indifférence toute une fournaise de curiosités, d'appétits et de passions. Une pluie sage, — gardienne des mœurs, — leur ayant le plus souvent interdit Mabilbe et le Prado, avec quel aimable délire ils se sont rabattus sur les bières et les filles froletées du boulevard ! Les guzettes nous ont appris qu'on en avait rencontré un au théâtre des Nouveautés ! Cette Lorraine est héroïque ! Le plus grand nombre était navré de n'avoir pu saluer Thérèse. J'en ai consolé quelques-uns en leur montrant M. Figuère.

## IV

J'ai vu chez les montagnards de l'Oberland et les forestiers du Schwartzwald, qui passent pour les premiers tireurs du monde — il n'est pas un pays qui n'affiche la prétention de fournir les premiers tireurs du monde — j'ai vu, dis-je, des carabines énevées en quelque sorte et devenues sensibles à ce point qu'on les fait partir en soufflant très doucement sur la détente. Pour toucher celle-ci, le carabinier suisse ou allemand est obligé au préalable de se mettre le doigt à vif sur une meule. Encore, si la blessure est légèrement cicatrisée, la détente part avant que le tireur l'ait sentie.

La susceptibilité des armes à feu n'est point tout à fait aussi exagérée en France.

Pourtant, si quelque porteur de fusil à aiguille de la landwehr ou de la landsturm se hasarde à dépasser Saverne, Sainte-Marie, Thann ou Wissembourg, je ne donnerais pas un *pfening* de sa peau...

Pour ce qui est d'aller chercher la bête au gîte, c'est une autre affaire...

Ceci n'empêche pas les Vosgiens de manœuvrer comme des grenadiers de Vaucanson. On a applaudi au Trocadéro leur opulente santé et leur barbe florissante. Le percepteur bourgeois cahin-cahotaît à leur tête sur sa jambe de bois glorieuse. Les robustes sonneurs, que leur aigrette blanche distingue, le poing sur la lanche, le coude en l'air, comme des piqueurs d'Albert Durer, s'époumonaient dans les clairons et dans les trompes et la poussière de midi, soulevée par le pas gymnastique, enveloppait les pelotons d'un brouillard roux, lumineux, plein d'atomes d'or que déchirait ça et là le serpentan d'acier des baïonnettes...

PAUL MARAUX.

## LES ÉCREVISSÉS DU PETIT AUGUSTE

À la Halle, je marchande un cent d'écrevisses près d'un gros bonhomme, à Jones luisantes et à ventre pointu. Il me les fait sept francs, je m'en vais.

À ce moment arrive un marmiton essoufflé qui crie au marchand : Avez-vous encore un cent de « Petit Auguste ? »

— Non, mais demain, j'en aurai de crânes !

Qu'est-ce que cela du « Petit Auguste ? » quelle espèce d'écrevisses ? Je questionne le vendeur qui me raconte ceci :

— Les « Petit Auguste », voyez-vous, monsieur, c'est des écrevisses particulières et numéro un que j'ai baptisées ainsi. C'est mes plus belles, et je les vends trois francs plus cher que les autres ; vous allez comprendre pourquoi.

Je suis, de mon état, pêcheur d'écrevisses. Si vous ne savez pas comment ça se pratique, je vais vous le dire. On prend un morceau de viande pourrie, de la charogne des champs, n'importe quoi, pourvu que ça sente très fort. On met cette viande dans un fagot d'épine qu'on serre tant qu'on peut aux deux bouts, avec un lien, afin que la bête entrée difficilement éprouve encore plus de peine à sortir, et on jette dans les ruisseaux, au moyen d'une fourche de coudrier, le fagot retenu au milieu par une corde. On le laisse une nuit seulement si le trou est bon, deux ou trois nuits quand c'est un fond d'eau qu'on commence.

Il y a, dans le ruisseau de chez nous, un trou qu'on appelle l'entonnoir double. Ça fait deux fonds l'un sur l'autre. Aussi, c'est très malaisé de bien faire tomber la bourrée au fond du second trou. Il y a cependant, au milieu de l'eau, un petit tournant qui aide à la descente. Ça a plus de vingt pieds de profondeur.

Or, il faut vous dire que j'avais un petit garçon de quatre ans, appelé Auguste, gentil et gai comme tout, une vraie petite pelote de graisse, qui m'accompagnait dans mes pêches. Ce gamin, il jacassait tout le temps ; ça m'amusait. Ce diable d'entonnoir ne m'allait pas. Je n'y avais pas de chance. Jamais je n'y prenais rien ; et cependant, je me disais : il doit y en avoir de rudement belles !

Un beau jour, je veux en tâter pour la dernière fois. Je jette ma bourrée vers les sept heures du soir, et je descends plus loin. Le gamin était derrière moi. Tout à coup, j'entends un cri ! je me retourne : plus d'enfant, et l'eau qui sautait en l'air ! La nuit venait ; j'étais tout seul dans les prés, j'appelle au secours, rien ne vient. Allez donc vous jeter là-dedans, avec ce diable de tournant qui m'aurait entraîné sans miséricorde ! d'ailleurs, je ne sais pas nager.

Ma foi, je tâte un quart d'heure dans le premier fond avec mon bâton, je ne sens rien. Je me dis : probablement le pauvre petit est tombé dans le second fond ; pas moyen de l'y aller chercher : c'est fini, il n'y faut plus penser ; et je reviens à la maison, bien triste, comme vous pensez, et la femme, qu'est-ce qu'elle allait dire ?

Dam, ça n'a pas été drôle. Elle me voit, en arrivant, une figure pas naturelle. Elle me dit : — Où est donc le gamin ? Je ne réponds pas. Oh ! ce n'est pas possible, qu'elle me dit, tu ne me l'as pas laissé noyer ! Je baisse le nez. Alors elle se met à crier : Eh malheur ! malheur ! mon enfant, mon pauvre petit garçon ! perdu !... et elle me demande comment c'est arrivé. Je le lui raconte. Voilà une femme qui étouffe, qui se trouve mal ! J'appelle des voisines, on l'emporte dans son lit. Enfin elle est restée trois jours comme cela, jusqu'à ce qu'elle se soit fait une raison ; et puis, d'ailleurs, nous ne sommes pas encore hors d'âge tous les deux.

Le lendemain, je retourne avec des voisins. Personne, bien entendu, ne veut aller chercher le corps.

Pendant une semaine j'évitai de passer par là, vous le concevez. Enfin, un soir, je ne sais pas comment, en descendant le

ruisseau je me trouve au double entonnoir ; et l'idée me vient tout de suite :

Si j'essayais *maintenant* ! je prends ma fourche, je lance ma bourrée au milieu de l'eau : ça descend tout seul, et je m'en vas me coucher. Le matin, vers six heures, je ne pouvais plus y tenir. J'arrive lever mon fogot ; j'avais, je vous le promets, un fier toctoc. Je tire doucement la corde, je lève la bourrée... heulla, monsieur ! je vois tomber trois ou quatre cérévisses grosses comme mon bras. Je me dépêche de jeter l'épïne sur le pré et de l'éventrer avec ma serpe. Non, jamais je n'ai rien vu de pareil. Il y en avait, sur la viande, un cent plus rondes que les homards à quarante sous qui sont chez le marchand d'à côté. Je veux goûter si elles sont aussi bonnes que belles : je casse une patte, je la mange : ça sentait la noisette !

Ça n'est pas étonnant ; ce pauvre petit, il était si gras et si frais !

Depuis ce temps-là, monsieur, je n'ai jamais passé une nuit sans aller à l'entonnoir double. Je vous jure qu'il n'est pas près d'être épuisé bien que je ne rate jamais. Et ces belles bêtes, je les ai baptisées du nom de mon petit ; je lui dois bien ça, à cet enfant, n'est-ce pas ? je les mets de côté pour les amateurs et les premiers restaurants qui, comme vous l'avez vu, les connaissent bien.

Aussi, je vends mes « Petit Auguste » dix francs ; tandis que ces belles ordinaires ne coûtent que sept francs.

G. PUISSANT.

## LE PAVÉ

Voilà assez longtemps que la chronique bat le pavé !...

Le pavé veut prendre sa revanche. Tout ce qui grouille à sa surface et tout ce qui gambade sur son dos, la roue qui le meurtrit et le petit pied qui le creusse, le rayon qui l'éclaire et la boue qui le déshonore, la note juste qu'il saisit dans le choc des propos confus et la jambe pure qu'il aperçoit dans un nuage de mousseline, le coup de crochet du chiffonnier et la jarretière de la marquisé, il racontera tout cela impitoyablement. Nul ne saurait être mieux renseigné. Il est le confident de la ville et le fondement de la rue. La rue touche au ciel par le toit et par le pavé à la terre.

Le pavé est commun aux chutes et aux élans...

Déchaussé de son alcôve, il attaque ou défend : c'est un boulet ou c'est un rempart.

Assemblez-en les morceaux noirs et blancs, vous aurez la mosaïque de la vie contemporaine.

Il ne faut point, par exemple, confondre le pavé de Paris avec le macadam du boulevard : l'un est granit, l'autre torchis. Il se peut que nous poussions, par-ci, par-là, une pointe sur ce dernier, comme il est permis à un galant homme de séjourner de temps en temps au Casino ou à la Maison d'Or ; mais nous n'entendons pas y passer nuits et jours en compagnie des *petits crevés* et des *grands cravants*. L'esprit fleurit, Dieu merci, ailleurs qu'en serre. En un mot, si nous nous baissions, que ce soit pour relever une originalité, un travers, un ridicule, un vice — et non pour ramasser des bouts de cigare !

Heureux dans la rue, une petite fille de campagne, quatorze à quinze ans, un front bas et étroit surplombé par des cheveux carotte énergiquement tirés en arrière ; une face de Kalmouck, des yeux gris et idiots, un nez large comme un auvent de boutique, une bouche sans bornes, le tout piqué de taches de rousseur, de la taille des pièces de quatre sous. Elle portait une robe de mérinos vert cul de bouteille ; dessus un manteau de gros drap noir côtelé, plus long que la robe et relevé sur les bras ; des feutres aussi larges que les savates d'un rémouleur ; un col de mousseline brodé qui empiaitait de six

pouces sur le menton ; une cravate de soie rouge à effilés ; un bonnet de crochet armé de petits rubans bleus frisottés en choux éparpillés dans des touffes de marguerites violemment ouvertes ; à la main, un parapluie de cotonnade ardoise.

Devant, marchait une grosse dondon à bonnet bressan, la tête en l'air et les coudes au corps, la maman sans doute. Cette femme se retourne pour appeler la fille en extase devant un étalage de bonnetterie : *Viens-tu, Elvire ?*

Elvire, ce monstraillon !!! O Don Juan, ô Mozart ! O le lac, ô M. de Lamartine !!!

\* \*

L'autre jour a eu lieu l'ouverture du Cirque américain.

La veille, les cinq nababs qui président aux destinées de ces *cavaliers-réunis* avaient organisé une terrible application de la loi du lunch...

Moët et porter ! jambons d'York et truffes du Périgord ! rhum de la Jamaïque et eau-de-vie de Cognac ! Joies du ventre, délices du gosier ! orgie de la littérature !

Ces libéralités gastronomiques sont tellement passées dans les mœurs américaines, que, le lendemain, un de nos confrères, étant allé demander deux places au siège de l'administration :

— Ce gentlemen, commença l'interprète, est un journaliste qui désire.....

Les directeurs l'interrompirent comme un tonnerre :

— Un journaliste ? qu'on lui serve à dîner !!!

\* \*

Les gens qui vivent des morts sont enjoints et goguenards...

Un bourgeois interpelle un employé des pompes funébres :

— Qui est-ce que vous enterrez là ?

— C'est M. Z...

— Qu'est-ce qu'il faisait, ce M. Z... ?

— Ma foi, je n'en sais rien. Allez le lui demander.

\* \*

Je lis dans un vicieux de modes :

« Parmi les tableaux vivants, représentés à l'hôtel de ..., on a surtout remarqué celui de la « Fête de Bacchus », où Mme de X..., en bacchante, était affaissée sur une peau de tigre. »

*Affaisée !*

A ESSER, voulez-vous dire ?

\* \*

Deux ouvriers — à moitié soûls — en train de *s'achever*...

— Gargon ! crie le premier, une douzième *fole*, cachet vert !

La *fole* arrive, et notre ivrogne se met en devoir de la décoiffer de son bonnet de galérien...

Le second, vivement :

— Verse sans déboucher, Polyte ! Ça perit du temps.

\* \*

Il faisait bon et tiède autour du bassin du Luxembourg. Une tourterelle piquait du bec, dans le sable, les miettes de brioche que lui jetait une petite fille de quatre ans tout de bleue vêtue, et Poiseau, après chaque bouchée, tendait le cou et contemplait de son grand oeil cerclé de noir et d'or la généreuse gamine.

Malheur ! un chien démuselé se jette sur la colombe et l'engueule. Je pousse un cri ; le chien lâche la tourterelle et se sauve. La bestiole reste à terre cou-lée sur le ventre et haletante.

Je ramasse Poiseau ; il se laisse faire. J'examine avec anxiété : pas de sang, pas de trace de morsure, le plumage avait amorti la dent.

Je caresse alors la mignonne qui se courbe et se rengorge sous ma main ; j'approche mes lèvres de son petit bec rose...

Pauvrette ! elle sentait l'ail !

Je me rappelai l'avoir vu voler autour du tricorne d'un municipal qui se mêle aussi de charmer les oiseaux ; elle était venue piquer une miette entre ses dents et avait bu sa salive !

PIERRE ET PAUL.

*Le Girant* : S. LIMOZIN.

PARIS. — Imp. KUGELMANN, 13, rue Grange-Batelière.